

CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



La première croisade

Arbalétrier gascon



MWF064

Directeur de la publication :

Juan Maria Martinez

Coordination éditoriale :

Juan Ramón Azaola,
Jean-François Bueno

Assistante d'édition :

Pilar Rodríguez

Directeur de collection :

Max Mandrin

Traduction :

Antoine Bourguilleau

Correction :

Marie-Laure Baruteau

Coordination de production :

Rolando Dias

Conception et maquette :

Beagle Editions, Digraf

Photocomposition :

FCM

Imprimé par :

Gráficas Almodena

© pour la présente édition :

DelPrado Éditeurs, E.U.R.L., 2005
4, rue de Rome- 75008 Paris

Extrait de : *The First Crusade 1096-99* par
David Nicolle © 2003 Osprey Publishing Ltd
Illustrations : pp 5 Richard Hook ;
pp 8-9, 13 Christa Hook
Conseiller historique : Dr David Nicolle

© 2005, Osprey Publishing Limited, tous
droits réservés pour les textes et les
illustrations.

ISBN : 2-84349-206-8
Imprimé en Espagne

Demandez à votre marchand de journaux de vous réserver
vos exemplaires de *Chevaliers et Soldats du Moyen Âge*. En
achetant chaque semaine votre numéro chez le même mar-
chand de journaux, vous serez assuré d'être immédiatement
servi, en nous facilitant la précision de la distribution.
Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée
de 6 mois à compter de la date de parution du dernier nu-
méro de la collection.

POUR TOUT RENSEIGNEMENT :

Informations Produit/Abonnés :

Pour la France : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la
minute)

Pour la Suisse et la Belgique : (00 33) 05 61 72 70 73

Informations Diffuseurs : exclusivement réservé aux mar-
chands de journaux et dépositaires de presse : 05 61 72 75 17

Tous droits réservés. Le contenu de cette œuvre est protégé
par la loi, qui établit des peines de prison et/ou des
amendes, en plus des indemnités correspondantes pour
des dommages et intérêts, contre ceux qui reproduiraient,
plagieraient, distribueraient ou communiqueraient publique-
ment, dans sa totalité ou en partie, une œuvre littéraire, ar-
tistique ou scientifique, ou sa transformation, interprétation
ou exécution artistique fixée sur n'importe quel support ou
communiquée à travers n'importe quel moyen, sans l'autori-
sation obligatoire.

L'éditeur se réserve le droit de modifier la structure des com-
posants de la collection, leur ordre de parution, le nombre de
numéros ainsi que le prix de vente si des circonstances tech-
niques ou commerciales venaient à l'exiger. Quoi qu'il en
soit, les composants affectés par ces changements seraient
remplacés par d'autres, de qualité et d'intérêt similaires. Ces
éléments peuvent différer sensiblement de ceux que repro-
duit le support promotionnel dans le cas des circonstances
précédemment évoquées.

CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



PLAN DE L'ŒUVRE

Chevaliers et Soldats du Moyen Âge est constitué de 80 numéros hebdomadaires ; chacun est
composé des éléments suivants :

- Une figurine représentant un chevalier ou un soldat du Moyen Âge.
- Un fascicule illustré contenant des planches en couleurs dont s'inspire la figurine,
ainsi qu'une rigoureuse documentation sur son environnement historique.

Ventes/Diffusion

Le prix de vente d'un numéro est de 10,95 €. Dans ce prix de vente sont inclus, d'une part
le prix du fascicule seul (2,40 €) et le prix de la figurine (8,55 €). À titre exceptionnel, le
prix du numéro 1 est de 3,95 € et celui du numéro 2 de 6,95 €. La figurine ne peut être
vendue séparément.

En France :

MLP

Z.I. de Chesnes, 55 bd de la Noirée
38070 Saint Quentin Fallavier

Tél. : 04 74 82 14 14

Fax : 04 74 94 41 91

En Belgique :

AMP

1, rue de la Petite Île
1070 Bruxelles

Tél. : (02) 525 14 11

Fax : (02) 520 12 29

DISTRI-MEDIAS

11 bis, avenue de Larrieu
BP 73621

31036 Toulouse Cedex 1

Tél. : 05 61 72 75 17

Fax : 05 61 72 76 28

En Suisse :

Naville Presse

38, avenue Vibert

1227 Carouge

Tél. : (022) 308 04 44

Fax : (022) 308 04 29

Vente au numéro :

Après parution, les numéros de cette collection peuvent être commandés par correspondance au prix normal
de 10,95 € + frais d'envoi (2,30 € pour le premier fascicule et 1,40 € pour les suivants). Indiquez vos nom,
prénom et adresse, ainsi que les numéros que vous désirez obtenir. Joignez un chèque correspondant à votre
commande à l'ordre de DelPrado Éditeurs et envoyez le tout à l'adresse indiquée ci-dessous. (Vente réservée à
la France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles.)

Abonnements/Vente par correspondance :

Si vous préférez recevoir vos exemplaires chez vous, vous avez la possibilité de vous abonner. Vous pouvez soit
nous téléphoner soit nous écrire à l'adresse ci-dessous :

France, Belgique et Suisse :

DISTRI ABONNEMENTS

11 bis, avenue de Larrieu

BP 73621

31036 Toulouse Cedex 1 - France

France :

Tél : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la minute)

Suisse et Belgique :

Tél. : (00 33) 05 61 72 70 73

Fax : (00 33) 05 61 72 76 50

Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée de 6 mois à compter de la date du dernier envoi.

La figurine ci-jointe n'est pas un jouet. Ne convient pas à un enfant de moins de 14 ans.

LA PREMIÈRE CROISADE, 1096-99

LA CONQUÊTE DE LA TERRE-SAINTE

Comme l'a écrit l'historien médiéviste britannique R. I. Moore « la première croisade exigea le rassemblement de grandes quantités d'hommes et de matériels, leur déplacement sur de grandes distances, sur des terrains variés et difficiles, sous le commandement de généraux ambitieux, querelleurs et de personnalités aux qualités contrastées. Elle donna lieu à des opérations militaires variées, tant offensives que défensives ; ses participants subirent les rigueurs les plus extrêmes de la guerre, de la famine et des maladies et firent preuve d'une vaillance, d'une endurance et d'une brutalité presque surhumaines ; l'expédition frôla à de nombreuses reprises la catastrophe avant de s'achever par une victoire retentissante. »

En 1094, l'empereur de Byzance Alexis I^{er} réalise que ses efforts pour reprendre ses terres d'Anatolie perdues au profit des Turcs seldjoukides après la défaite désastreuse de Mantzikert en 1071 sont totalement inadéquats. Aussi demande-t-il l'aide des États chrétiens d'Occident. Il faut y voir les origines de la première croisade. Prêchée par le pape Urbain II à Clermont en novembre 1095, elle déferle l'année suivante sur un Proche-Orient musulman fragmenté et affaibli.

LES PARTICIPANTS : LES CROISÉS

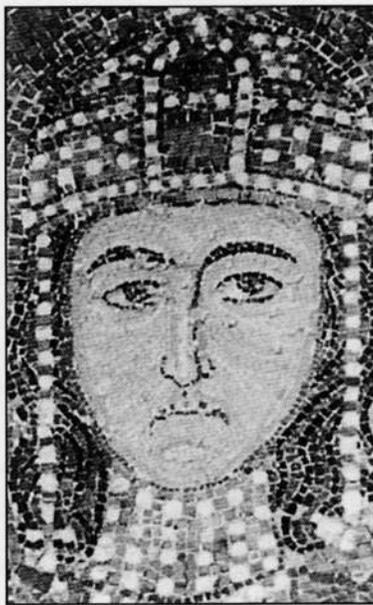
Le grand vizir fatimide al-Afdal décrit les croisés victorieux comme « une bande de mendiants, désarmés et frappés par la pauvreté, ne possédant rien d'autre qu'un sac et un bâton ». Cette description est indubitablement partisane. Le pape, en appelant à la croisade, met l'accent sur la nécessité de se préparer matériellement et sur la responsabilité des croisés à assurer à leurs troupes les soins nécessaires. Parmi les hommes qui se rassemblent autour des grands seigneurs, nombreux sont ceux qui sont de haute lignée.

De nombreuses nationalités sont représentées, bien que la plupart, Français ou non, se contentent du terme de « Francs », nom désignant généralement les chrétiens d'Occident. Le pape a appelé des chevaliers et des fantassins. Rapidement, alors que l'infanterie domine déjà, le manque cruel de chevaux contraint presque tout le monde à combattre à pied. La plupart des fantassins sont des paysans aisés, qui peuvent payer les frais de leur voyage et possèdent un équipement approprié. Mais les soldats correctement équipés et formés ne constituent sans doute qu'une minorité. De fait, nombreux sont ceux qui n'ont pas d'armes.

L'armée des croisés est accompagnée par le flot habituel de civils, de membres du clergé, de femmes et même d'enfants, qui suivent maris et pères. Les estimations basses des troupes qui se rassemblent à Constantinople en 1096 font état de 30 000 personnes.

Si cette armée ne ressemble en rien aux armées classiques, sa composition est similaire, les nobles assumant le commandement militaire et politique. Rien de plus naturel. À de rares exceptions, comme en Italie du Nord, la plupart des cités européennes dépendent encore, en théorie, du droit féodal.

Mosaïque représentant l'empereur byzantin Alexis I^{er}, Constantinople, XII^e siècle.





Tombe de Bohémond de Tarente, cathédrale de *Canosa di Puglia*, dans le sud de l'Italie.

À droite : (1) Chevalier de Toulouse, armé comme les Normands ayant conquis l'Angleterre en 1066, mais portant un casque flûté typique de la région. (2) Guerrier allemand de Franconie, avec un équipement plutôt daté. (3) Arbalétrier gascon armé d'un modèle primitif qui n'est pas doté d'un étrier de chargement. Sa tunique et son manteau trahissent l'influence du sud des Pyrénées. Le Dôme du Rocher de Jérusalem est visible au second plan.

Si la première croisade (dite des « seigneurs ») fit preuve d'une bien plus grande discipline que la croisade qui la précède dite « populaire », menée par Pierre l'Ermite, c'est bien davantage une horde en arme qu'une armée, caractérisée par un commandement divisé et une structure assez souple, qui se lance en Terre-Sainte. De nombreux participants, surtout chez les civils, n'ont pas le moindre chef.

Et pour eux, les objectifs ne sont pas toujours d'une grande clarté. Certains affirment que l'intention première de la croisade a toujours été Jérusalem et qu'il s'agissait donc d'arracher la Terre Sainte aux musulmans infidèles. Mais il semble que l'Église catholique ait poursuivi deux objectifs distincts : aider les Byzantins, coreligionnaires bien que non catholiques, et prendre Jérusalem. On espérait également que, par gratitude, les chrétiens orthodoxes reviendraient sur le schisme et provoqueraient ainsi la réunification de la chrétienté sous l'égide du pape.

La suite des événements fit passer l'aide à l'empire byzantin pour recouvrer ses provinces perdues très largement au second plan. Les musulmans ne seront rapidement qu'un ennemi qu'il convient de vaincre. Nul ne semble avoir alors songé à ce qu'il adviendrait de Jérusalem une fois la ville prise, ni ce que seraient les relations futures avec les populations musulmanes. L'objectif devait finalement se confondre avec une pure et simple expansion de la chrétienté. Il reste aussi qu'un bon nombre des participants étaient sans doute mus par l'intérêt personnel.

L'un des chefs de la première croisade, Godefroy de Bouillon, qui craignait de perdre son héritage menacé par l'empereur germanique, décide de vendre son duché de Basse-Lorraine avant de partir, suggérant ainsi qu'il n'entend pas revenir. Il deviendra le premier « roi » de Jérusalem – déclinant le titre par respect pour le Christ –, mais mourra en 1100, peut-être empoisonné.

LES BYZANTINS

La perte de l'Anatolie au profit des Turcs seldjoukides a diminué les ressources humaines de l'Empire byzantin. De fait, à partir de 1096, les troupes étrangères sont probablement plus nombreuses que les formations autochtones. Les hommes qui ne parlent pas le grec sont majoritaires. Parmi eux, on compte une majorité de Turcs, ainsi que des mercenaires issus d'une dizaine de nations différentes. Les Byzantins manquent également de chevaux, certains sont achetés au califat fatimide avec lequel ils entretiennent de bonnes relations en raison de leur hostilité commune pour les Seldjoukides.

L'armée byzantine est constituée de deux forces principales, l'une formée de troupes venant d'Asie, l'autre originaire des Balkans. L'infanterie et la cavalerie sont traditionnellement divisées en régiments lourds et légers, généralement organisés en fonction de critères ethniques. L'armée est ensuite divisée en forces centrales et provinciales. Les forces provinciales ne se sont jamais remises des désastres de la fin du XI^e siècle.

L'empereur byzantin Alexis I^{er} a imaginé une stratégie claire lorsqu'il fait appel à l'aide militaire des Occidentaux : il entend récupérer le maximum des terres perdues après Manzikert. Mais, à sa



Ruines de la vieille mosquée de Salamiya en Syrie, construite quelques années avant la première croisade.



grande déconvenue, la meute de croisés qui se rassemble dans sa capitale ne correspond pas à ses attentes. Ce ne sont pas des mercenaires prêts à combattre sous ses ordres. Au contraire : leur indiscipline et leur indépendance en font une menace pour la stabilité de l'Empire byzantin. Bien vite, Alexis les suspecte à juste titre de nourrir quelques ambitions territoriales. Malgré tout, considérant qu'ils peuvent l'appuyer d'une manière ou d'une autre dans sa reconquête de l'Anatolie, il parvient à leur faire emprunter un itinéraire servant ses intérêts. En effet, Alexis les persuade de prendre la route du sud en direction d'Antioche, plutôt que la route du nord, suivie par les pèlerins, vers Ankara – bien que cette dernière eût sans doute été plus adaptée.

LES TURCS

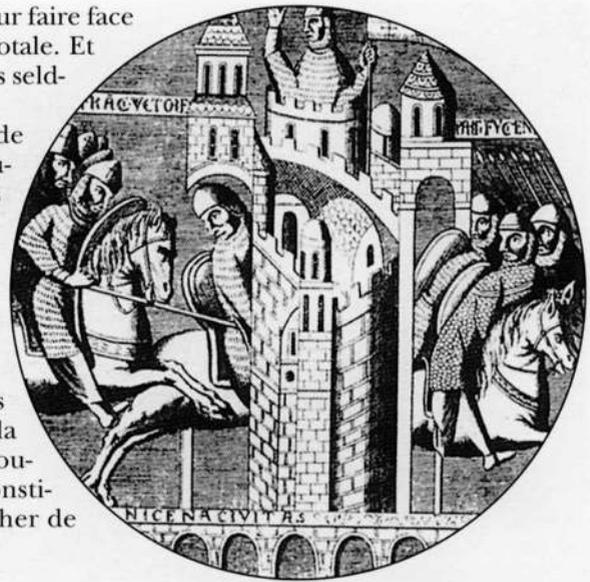
Avant même le règne des Seldjoukides, les Turcs sont tenus en haute estime dans le monde musulman. Bien que coûteux à équiper et à recruter, ils sont capables de vaincre des armées bien plus nombreuses qu'eux. À l'inverse des Byzantins, ils ont foi dans les armées ethniquement variées, ce qui réduit les risques de mutineries. Parmi les « Turcs » qui pénètrent en Anatolie beaucoup sont en fait des Perses et des Daylamis (des musulmans chiites, comme les Fatimides), ou des Kurdes.

Les armées seldjoukides tardives sont relativement petites, de 10 000 à 15 000 hommes. Les effectifs sont encore plus réduits lorsque le grand sultanat seldjoukide se fragmente en États autonomes. Le noyau de ces armées est formé par des esclaves, les *ghulams* ou des mamelouk (soldats d'élite). Dans certaines régions, les femmes arabes et turques participent aux combats pour défendre leurs maisons ; quelques-unes portent même l'armure.

Au XI^e siècle, la plupart des Turcs d'Anatolie pratiquent un islam bien peu rigoureux. Ils n'en sont pas moins considérés comme plus chevaleresques et plus civilisés que les croisés. Les Seldjoukides de Roum (Anatolie occidentale) tentent de modeler leur armée sur celle du grand sultanat seldjoukide d'Iran. Mais, dans les années 1090, leurs troupes sont essentiellement constituées de Turcomans, des membres de tribus recrutés pour une seule campagne en soutien d'une petite élite professionnelle de *ghulams*.

Les musulmans n'ont pas de plan d'ensemble pour faire face aux croisés dont l'invasion constitue une surprise totale. Et comme nul ne sait quels sont leurs objectifs, les États seldjoukides réagissent sans se concerter.

Qilich Arslan, souverain des Seldjoukides de Roum, a écrasé sans difficulté la croisade « populaire » et s'attend à faire de même avec celle des chevaliers. Mais, après les victoires croisées de Nicée et de Dorylée (Eskisehir) décrites ci-dessous, il comprend qu'il doit faire face à un adversaire certes redoutable, mais dont les motivations sont ailleurs, et que son principal ennemi demeure l'Empire byzantin. Il accorde donc aux croisés le passage sur son territoire. Son voisin, l'émir des Danichmendies, en Anatolie orientale, en arrive à la même conclusion. Toutefois, les souverains seldjoukides de Syrie n'anticipent pas la menace que constituent les croisés et ne peuvent ainsi pas les empêcher de prendre Antioche.



LES FATIMIDES

Le principal développement militaire dans les armées du Proche-Orient est l'augmentation du personnel professionnel. Eu égard au degré d'expertise requis, il est clair que les anciennes milices et les forces tribales ne sont plus adaptées. Le califat fatimide, dont le centre est au Caire, offre un bon exemple d'adaptation. En effet, le recrutement et la structure de l'armée ont considérablement évolué depuis la conquête de la Syrie et de l'Égypte. Aussi l'armée fatimide est-elle plus efficace que ses adversaires ne le pensent, bien que ses effectifs ne soient guère importants.

Si le califat fatimide est un État chiite, la plupart de ses soldats sont des musulmans sunnites. Un grand vizir arménien chasse en 1073, les unités berbères qui servaient alors dans la flotte, et recrute des troupes africaines en Nubie, en Éthiopie et au-delà. Réputées pour leur loyauté, ces troupes forment une infanterie d'élite. Les bédouins et les Arabes jouent également un grand rôle, bien que ces derniers, peu nombreux, servent également au sien des milices urbaines. Les habitants juifs de Jérusalem combattent également aux côtés des musulmans lors du siège des croisés. Si le gouvernement fatimide du Caire entend clairement parer à la menace croisée, il ne saisit pas la situation.

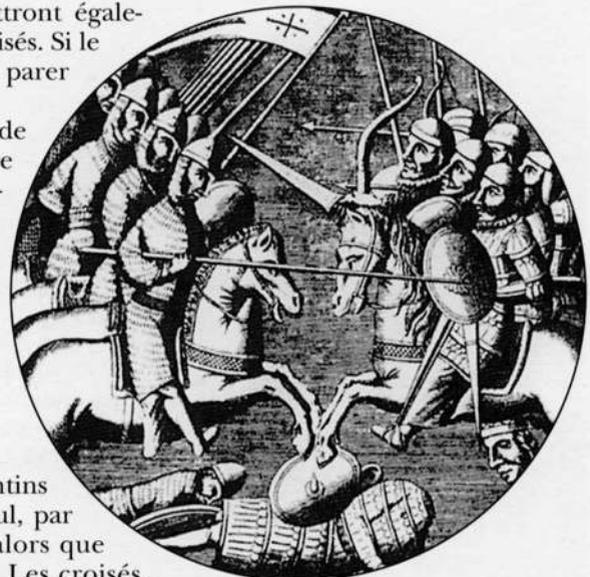
Il est sans nul doute informé de la progression de leur armée par les Byzantins, mais ne les considère que comme une avant-garde. Exploitant une hostilité commune avec les Seldjoukides, qui les ont chassés en Syrie et Palestine, les Fatimides sondent même les croisés en vue d'une alliance. C'est un échec. Pour autant, ils continuent de considérer les croisés comme relativement inoffensifs, jusqu'à ce que leur attaque de Jérusalem révèle leurs véritables intentions.

LA CAMPAGNE

Les prétentions territoriales et politiques des Byzantins sont acceptées, à contrecœur et peut-être par calcul, par les chefs de la première croisade : on convient alors que les territoires conquis reviendront aux Byzantins. Les croisés,

Gravure du XVIII^e siècle remplaçant le vitrail perdu de la cathédrale de Saint-Denis, représentant la première croisade. Elle représente la prise de Nicée par les croisés.

« La bataille de Dorylée », gravure d'après le vitrail perdu de Saint-Denis.





La bataille de Dorylée. Qilich Arslan est représenté à gauche une hache à la main (1) ; derrière lui, un musicien (2) et un chameau portant bannière et servant de point de ralliement (3). Sa cavalerie légère (4) et lourde (5 et 6), en armure d'écaillés ou de mailles, portant des épées (7) et des harnais damasquinés (8) s'élance à l'assaut du flanc des croisés, avant d'être à son tour prise de flanc par d'autres croisés qu'il n'a pas vus venir.



ignorant sans nul doute les liens unissant les Byzantins aux Fatimides, les informent de leurs mouvements.

D'autres puissances musulmanes apprennent bientôt la présence des croisés et réalisent qu'ils n'ont plus affaire à l'habituel et massif pèlerinage chrétien. En Anatolie, Qilich Arslan se hâte de former une alliance avec ses rivaux Danichmendies. L'union conclue, on se prépare à marcher contre les envahisseurs.

Les croisés traversent le Bosphore et débarquent au nord-ouest de l'Anatolie, où les Byzantins sont parvenus à établir une tête de pont. Le 6 mai 1097, ils atteignent Nicée (Iznik), qu'ils s'apprêtent à assiéger. Leurs effectifs (sans compter les civils) s'élèvent à 34 000 hommes, dont un peu plus de 4 000 cavaliers et un contingent substantiel de Byzantins.

Une armée de secours seldjoukide, essentiellement montée, arrive dix jours plus tard, espérant relever la ville avant que les croisés n'aient le temps d'établir leurs lignes de siège. Ils attaquent les Provençaux, menés par Raymond de Toulouse, qui tient jusqu'à l'arrivée des Allemands de Godefroy de Bouillon et des Flamands de Robert de Flandres, en provenance de l'autre côté de la ville. Le champ de bataille est confiné par les murailles et des collines, réduisant à néant l'avantage de la cavalerie : Qilich Arslan est contraint de se retirer avec de lourdes pertes. Afin de démoraliser les défenseurs de la ville, les croisés font lancer par-dessus les murailles les têtes des Turcs qu'ils ont décapités.

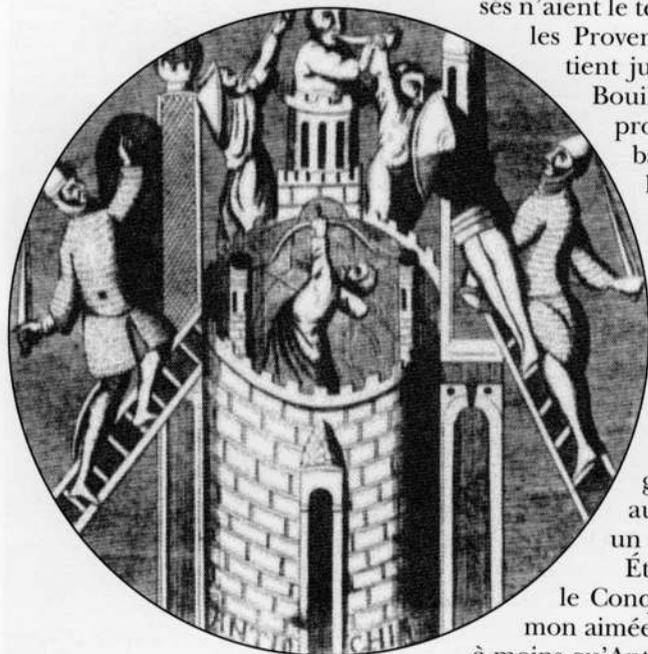
Alors que Qilich Arslan se replie pour lever une nouvelle armée, les croisés reçoivent des renforts, menés par l'impressionnant chef des Normands de Sicile, Bohémond I^{er}. La garnison de Nicée se rend aux Byzantins et non aux Croisés, ce qui permet aux soldats d'obtenir un sauf-conduit pour sortir de la ville.

Étienne de Blois, qui a épousé la fille de Guillaume le Conquérant, lui écrit en ces termes : « Je te le dis, mon aimée, dans cinq semaines nous serons à Jérusalem...

à moins qu'Antioche ne se dresse sur notre chemin. »

Qilich Arslan a perdu une bataille, mais pas la guerre. Ayant rassemblé des forces plus importantes, il choisit un champ de bataille de son choix et surprend les croisés à l'ouest de Dorylée. L'avant-garde des croisés, qui cheminait plusieurs kilomètres en amont du gros de l'armée, est soudainement attaquée par la cavalerie musulmane jusqu'alors dissimulée derrière des collines. Mais, lorsque le gros de l'armée turque est parvenu à rejoindre la cavalerie, les croisés ont eu le temps d'organiser des défenses sous la direction de Bohémond. Mais, comme le rapporte Foulques de Chartres : « Les Turcs arrivent de toutes parts, en hurlant et en déversant une pluie de flèches. Abrutis et presque morts, avec de nombreux blessés, nous dûmes nous enfuir immédiatement. Cela n'était pas étonnant, tant cette tactique nous était inconnue. »

Le mouvement des diverses troupes n'est pas connu dans le détail, mais la division des croisés en groupes séparés, qui a tourné à l'avantage des Turcs, a bientôt l'effet inverse : les Turcs ignorent que Raymond de Toulouse arrive avec son arrière-garde. Sa charge, sur le flanc des Turcs, les prends totalement par surprise et l'armée de Qilich Arslan s'enfuit soudainement. Les croisés, supérieurs en



« Les croisés conquièrent Antioche », gravure d'après les vitraux perdus de Saint-Denis. La tour au sommet représente la citadelle, dont les croisés ne parvinrent pas à s'emparer.



nombre, viennent de remporter une nouvelle victoire en employant fortuitement une tactique efficace, marquée par une coopération efficace entre l'infanterie et la cavalerie.

Les croisés poursuivent leur marche vers le sud, à travers un paysage désolé de collines et de salines, sans rencontrer de véritable résistance. Les petites villes situées sur leur route sont majoritairement peuplées par des Grecs orthodoxes. Quant à leurs garnisons turques, elles disparaissent à l'approche des croisés.

À l'est d'Héraclée (Eregli), les croisés se séparent. Le manque de chevaux pose alors un grave problème et les relations entre croisés et Byzantins, jusque-là étonnamment bonnes, se dégradent.

Un petit contingent, sous les ordres de Baudouin de Boulogne et de Tancrede, neveu de Bohémond, marche au sud, suivant l'ancienne route des pèlerins vers la plaine de Cilicie. Leurs motivations sont incertaines, il s'agit peut-être d'une simple tentative de conquête territoriale entreprise par des chefs de second rang. Quoi qu'il en soit, l'opération se solde par la création, avec le soutien de nombreux Arméniens, du comté d'Édesse par Baudouin.

La principale force croisée marche au nord-est vers la Cappadoce, peut-être à l'instigation des Byzantins, qui cherchent par là même à reprendre les villes arméniennes de la Cappadoce orientale. Certains souverains turcs locaux résistent avant d'être renversés. Des garnisons byzantines s'installent dans plusieurs villes. En raison du manque de bêtes de somme, de nombreux croisés doivent abandonner leur équipement. Mais l'apparition d'une comète provoque un regain de ferveur chez ces hommes affamés, épuisés et stressés.

Lorsque l'armée croisée sort d'Antioche, elle se trouve dans un état pitoyable : fatiguée par de longues marches, elle a en outre perdu la majorité de ses chevaux. En théorie, les croisés, affamés et moins nombreux, auraient dû être écrasés. Mais une bonne partie de l'armée musulmane quitte le champ de bataille sans combattre, en raison de querelles politiques au sein de l'armée de Kür-Bugha.



La marine byzantine participe à la croisade, combattant les Turcs et approvisionnant les envahisseurs chrétiens.

La première croisade n'est qu'un épisode d'une plus vaste campagne. À cette époque, l'empereur Alexis, avec le soutien de sa formidable flotte, attaque les Turcs en Anatolie occidentale. Les navires byzantins ravitaillent également les croisés lorsqu'ils s'apprêtent à mettre le siège devant la ville, majoritairement chrétienne, d'Antioche.

Malgré ce soutien et les raids menés contre les Turcs par les Arméniens, Antioche ne tombe pas en raison du siège des croisés, qui n'est pas très soutenu, mais en raison d'une trahison au sein de la garnison. Le traître est un officier décrit comme turc, mais probablement un Arménien converti à l'islam. L'homme commande une section des remparts, dont une tour et une porte.

C'est par cette porte, à l'aube du 3 juin, que les croisés pénètrent dans la ville. Au même moment, la population chrétienne se retourne contre la garnison turque. En quelques heures, les croisés sont maîtres de la ville, à l'exception de la citadelle, séparée de la ville par des falaises escarpées ; ils ne font pas de prisonniers.

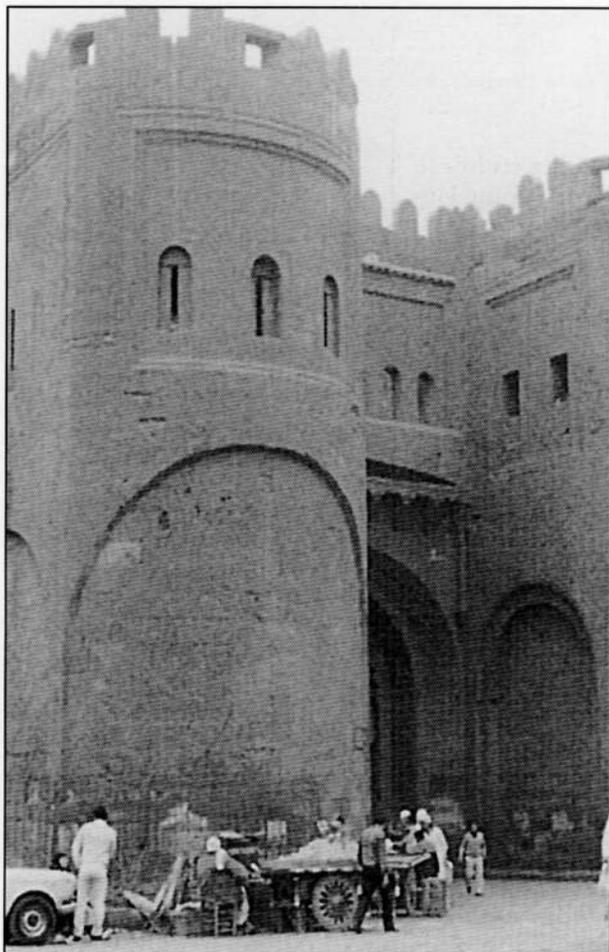
À la demande du calife de Bagdad, le grand sultan seldjoukide ordonne au gouverneur de Mossoul, Kūr-Bugha, de se porter à la rescousse d'Antioche. Il est rejoint à Alep par des troupes arabes et turques de Syrie. Son premier mouvement est dirigé contre le nouveau comte d'Édesse, Baudouin. Mais alors qu'il met le siège devant Alep, Antioche tombe aux mains des chrétiens. Quelques jours plus tard, Kūr-Bugha se présente devant la ville à la tête d'une armée impressionnante.

Le manque de destriers force les croisés à combattre principalement à pied. Ils se trouvent alors virtuellement seuls, leurs alliés byzantins et arméniens ayant disparu. La situation semble désespérée, mais une ferveur religieuse grandissante anime les soldats et stimule leur esprit combatif. Ils décident de livrer bataille à Kūr-Bugha en rase campagne.

Certains restent en arrière pour empêcher les Turcs encore présents dans la citadelle de rejoindre Kūr-Bugha, ce qui persuade peut-être le chef turc, désireux d'éviter un long siège, de se replier afin d'attirer dehors l'armée croisée tout entière ; cette stratégie n'a pour effet que d'encourager davantage les croisés, soudainement galvanisés par la vision de ces guerriers étincelants paradant sur les collines voisines.

À droite : le massacre de Jérusalem. Les pires exactions se sont déroulées autour de la mosquée al-Aqsa, sur le mont du Temple. Les croisés en sont responsables. Le massacre frappe les simples habitants de Jérusalem, les soldats en fuite, les femmes, les enfants et les chefs religieux. Les croisés s'emparent d'environ 40 candélabres en argent volés dans le Dôme du Rocher. Le pire n'est pas tant les horreurs commises par des hommes animés par une sorte d'hystérie collective que la manière dont les chroniqueurs le glorifièrent une fois la furie retombée.





L'une des portes massives du palais fatimide d'Al-Qahira (le Caire). Il fut construit entre 1087 et 1092 par le père du grand vizir al-Afdal.

Kür-Bugha est peut-être victime d'une trahison, car ses troupes, pourtant bien armées, commencent alors à se désintégrer sans raison apparente. Et c'est dans le plus grand désordre qu'il doit se replier.

JÉRUSALEM

Le gouvernement fatimide décide à présent de tirer avantage de la situation. Ainsi, le grand vizir al-Afdal envoie des troupes à Jérusalem en exigeant des Turcs qu'ils lui rendent la ville. Ces derniers ayant refusé, la ville est prise de vive force. Al-Afdal retourne en Égypte en laissant une garnison fatimide dans la Ville Sainte. Il considère donc les Turcs comme une plus grande menace que les croisés. Il faut attendre le début du siège pour qu'il se décide à envoyer des renforts.

Le siège de Jérusalem se déroule du 15 juin au 17 juillet. Dans un premier temps, les croisés souffrent du manque d'engins de siège. Mais des navires chrétiens arrivent le 17 juin et une tour de siège est construite avec le bois de leur coque ; une deuxième tour voit le jour après la découverte, par hasard, d'un stock de bois dans une cave.

Les tours sont placées en des points éloignés, pour contraindre les défenseurs à diviser leurs forces. Les croisés acquièrent également des mangonneaux, utilisant, dit-on, des blocs de marbre des bâtiments en ruine comme projectiles. Les archers tirent des flèches enflammées pour mettre le feu aux fétus de paille uti-

lisés pour renforcer les défenses. Les flammes chassent les défenseurs des remparts et les assaillants entrent dans la ville. Ils procèdent alors au massacre de la population juive et musulmane qu'ils rencontrent sur leur passage. Les seuls à être épargnés sont les défenseurs musulmans de la citadelle, qui se barricadent plusieurs jours et n'acceptent de se rendre que contre la vie sauve. La promesse est tenue, car leurs assaillants, les Provençaux de Raymond de Toulouse, font preuve de bien plus de retenue que d'autres croisés.

Pendant ce temps, Al-Afdal, ayant enfin compris la vraie nature des croisés, a rassemblé une armée à Ascalon. La difficulté de faire passer une armée depuis l'Égypte à travers le Sinaï l'empêche d'arriver avant la chute de la ville ; mais la nouvelle de son arrivée pousse toutefois les assiégeants à redoubler leurs efforts.

Le 4 août, Al-Afdal campe à Ascalon, près de Gaza, attendant les renforts des bédouins situés au sud de la Palestine. Mais les croisés l'attaquent avant même leur arrivée. Déployés dans neuf divisions comprenant chacune des cavaliers et des fantassins, les croisés peuvent faire face à une attaque de n'importe quelle direction. Cette tactique, sans doute héritée des Turcs, va devenir classique chez les croisés.

Une flotte fatimide relativement importante mouille au nord d'Ascalon, mais l'armée fatimide est prise par surprise devant les remparts de la ville. À l'approche des croisés, elle tente de se dé-

ployer, mais la tâche est compliquée par la présence de nombreuses milices et de volontaires. Surtout, la traditionnelle organisation fatimide, axée sur une préparation minutieuse, un contrôle bureaucratique constant et des tactiques statiques, se révèle totalement inadéquate face à un adversaire fanatisé.

Les Fatimides ne sont pas encore déployés lorsque les croisés se ruent sur eux. Une charge de la cavalerie fatimide, sans doute lancée pour donner le temps à l'infanterie de se déployer, est mise en fuite. Certains regagnent la ville, d'autres les navires sur la côte, tandis que la droite retraite vers le sud. On fait même état d'hommes qui se réfugient dans les sycomores dont ils sont chassés ou abattus.

LA RETRAITE DES CROISÉS

Aussitôt l'armée fatimide vaincue à Ascalon, les croisés commencent à rentrer en Europe. Ils laissent une maigre garnison dans Jérusalem en ruine : la population arabe chrétienne, considérée comme peu fiable par les croisés, n'y est pas revenue ; quant aux juifs et aux musulmans, ils ont été massacrés.

De petits États croisés apparaissent à Antioche et à Tripoli comme à Édesse. En quelques années, les Byzantins stabilisent la situation en Anatolie occidentale et reprennent le contrôle de la côte de la mer Noire ; mais le reste de l'Anatolie demeure aux mains des Turcs.

Au sein du monde musulman, les réactions aux conquêtes des croisés varient. En Anatolie, face à la menace byzantine et au nouvel État croisé d'Antioche, Qilich Arslan s'allie à nouveau, pour un temps, à ses voisins Danichmendides de l'Est. Certains intellectuels musulmans tentent de provoquer une réaction afin de chasser les envahisseurs, tandis que des poètes se plaignent de la faiblesse de la réaction des musulmans face aux chrétiens.

Le succès de la première croisade résulte assez largement du nombre et de l'organisation des croisés, ce qui tranche avec les réactions désordonnées et teintées d'incompréhension des chefs musulmans. La défaite de Kür-Bugha, par exemple, aurait pu être évitée si une bonne partie de son armée ne l'avait pas abandonné en rase campagne afin d'éviter qu'une victoire ne fasse de lui un homme puissant. Les croisés étaient naturellement très motivés. Mais nous n'avons pas la moindre preuve qu'ils aient bénéficié d'une quelconque supériorité tactique ou technologique.



Ce bas-relief anglo-normand situé dans l'église de Fordington, dans le Lincolnshire, représente saint Georges terrassant les infidèles (à droite), tandis que les croisés prient de l'autre côté. Il illustre probablement la prise d'Antioche ou la défaite de Kür-Bugha.

